

porterait pour ces objets. Gloire à Dieu qui a accompli sa promesse : « Donnez et on vous donnera ; on vous donnera dans le sein une bonne mesure, pressée et secouée et qui se répandra par dessus ! »

Chers lecteurs, terminons l'année en demandant à Dieu de nous accorder la foi, la confiance filiale, l'esprit de prière de Harms, avec la pieuse et touchante sollicitude qui porte nos frères de Hermannsburg et du Hanovre à prévoir les besoins de l'œuvre du Seigneur et à y pourvoir avant même qu'on les leur signale.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIYOU.

Extrait d'une lettre de M. JOUSSE.

Thaba-Bossiyou, 22 août 1861.

Mogalé, un frère de Moshesh, vient de mourir. Son corps a été transporté à Thaba-Bossiyou, où il a reçu les honneurs de la sépulture par le ministère de mon ami A. Mabile. Ce dernier a prononcé un discours dont on a beaucoup parlé, et qui, je l'espère, restera comme un trait dans l'âme de plusieurs. Ici, comme en Europe, il y a beaucoup de gens qui marchent dans la voie large, mais personne ne prend son parti d'aller en enfer. On espère se convertir un jour, et ce jour ne vient jamais, et l'on vit pour le monde. Du reste, ne sera-t-il pas temps de penser à son âme quand la maladie sera là? Alors on demandera les prières des fidèles; on priera même, et puis, si l'on meurt, on sera enterré par le missionnaire, et le missionnaire, envoyé d'un Dieu d'amour, ne peut pas conduire en enfer celui qui est mort. On

oublie ce que le missionnaire a dit cent fois : que les honneurs rendus à la dépouille mortelle d'un homme n'ont aucune influence sur ses destinées éternelles, et que quand la poudre est rendue à la poudre, l'âme a déjà comparu devant son juge pour recevoir de lui, selon le bien ou le mal qu'elle a fait quand elle habitait encore son enveloppe terrestre. C'est contre cette tendance-là que M. Mabile s'est fortement prononcé.

Mais tous n'en sont pas là, grâces à Dieu ! et dernièrement une toute jeune femme, croyant son heure dernière arrivée, frappait d'étonnement tous ceux qui l'entouraient, païens et chrétiens. Sa foi se montrait par une douce résignation et une grande joie à la perspective de son délogement. — Oh ! sages de ce monde, et vous, docteurs, dont le talent consiste à déchirer les pages de la Bible pour les jeter au vent, venez et pénétrez dans cette hutte de chétive apparence, et voyez les fruits portés par cet Evangile de grâce dont vous n'avez pas encore trouvé la clef ! Voici une jeune femme qui croit le moment de sa mort arrivé. Elle tient dans sa main le seul livre dans lequel elle ait jamais lu, l'Evangile ; elle le tient ouvert au chapitre VII de l'Apocalypse ; elle contemple par la foi cette multitude qui entoure le trône de Dieu, et dont les péchés ont été lavés dans le sang de l'Agneau, et son désir est de se joindre à eux. A ses côtés se trouve son mari, à qui elle fait ses adieux. — « Je m'en vais ; ne pleure pas, lui dit-elle, tu as été un bon mari pour moi ; sois fidèle et le Seigneur nous réunira dans le ciel. Oh ! si seulement je pouvais revoir une fois encore mon missionnaire, je m'en irais en paix ! » — Mais la distance est grande, il est tard, et le chemin est mauvais. N'importe ! le mari, à qui la douleur ôte presque l'usage de la parole, monte à cheval pour venir m'informer du malheur qui le menace. Il pleure ; il est tout étonné de ce qu'il a entendu. La compagne de sa vie, elle, d'ordinaire si timide, est devenue un

prédicateur, qui, des bords de l'éternité, s'adresse à tous, sans distinction d'âge et de sexe. Elle leur parle de la mort, de la vie à venir, et les presse de se donner au Seigneur sans retard. Ses paroles, empreintes d'un calme et d'une sérénité profonde, impressionnent vivement tous ceux qui l'entourent. — La joie qu'elle éprouva quand elle me vit, je renonce à la décrire, et moi-même, en présence d'une telle foi, je me sentais heureux et reconnaissant pour ce fruit de la prédication de l'Évangile. Grâce à Dieu, cette chère jeune femme, mon enfant en la foi, nous a été conservée, et aujourd'hui son état n'offre plus rien d'alarmant. Les esprits forts et les savants critiques diront peut-être que tout cela est le produit d'une imagination exaltée. En présence de la mort, l'imagination la plus vive doit se refroidir. Gloire à Dieu, nous avons un Sauveur, et, pour ma part, je m'estime heureux d'avoir été appelé à l'annoncer aux pauvres enfants de Cham !

Et que pourrions-nous offrir aux âmes affligées et qui ont soif de consolations, si nous n'allions puiser nous-mêmes à cette source divine, Jésus Sauveur, dont l'Évangile nous dépeint le grand amour ? Avant-hier et les jours précédents, je fus appelé à visiter un enfant de Sophonie, dangereusement malade. Le père était en voyage ; la mère, épuisée par de longues veilles, était là, assise, ayant non loin d'elle le livre de Dieu. L'enfant était dans les bras de sa grand-mère, en proie à une fièvre ardente. Ce n'était pas la première fois que la maladie pénétrait dans cette maison ; deux fois déjà la mort était venue frapper à la porte, et à chaque fois elle avait transporté de la terre au ciel de jeunes enfants de l'âge de celui qui maintenant est dans les douleurs de l'agonie. On n'entend ni plaintes ni murmures ; on est sobre de paroles ; mais si on ouvre la bouche, c'est pour dire qu'on s'attend à l'Éternel, qu'il fasse ce qui Lui semblera bon. L'enfant a rendu le dernier soupir, et le même

calme règne dans la maison. La douleur est grande, plus grande qu'on ne le croit en général parmi les blancs lorsqu'il s'agit de noirs dans l'épreuve; mais l'Évangile verse du baume sur ces blessures. Pleurer avec ceux qui pleurent allège très souvent la souffrance; mais il faut plus que cela pour consoler le cœur d'une mère: il lui faut les consolations positives de l'Évangile, il lui faut le Sauveur lui-même!

T. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

UNE OEUVRE MODESTE, MAIS RICHEMENT BÉNIE.

En 1856, un missionnaire bien connu, le D^r Legge, de Hong-Kong, agent de la Société des Missions de Londres, raconta, et nous racontâmes d'après lui, une conversion accomplie dans des circonstances remarquables, et qui devait avoir des conséquences plus étendues que n'en ont parfois des événements de ce genre. C'était celle d'un Chinois nommé Ché-a, ancien gardien d'un temple taouiste. Cet homme, ayant rencontré sur sa route un colporteur de la Société biblique, avait reçu de lui un Nouveau Testament. Il avait lu, médité ce livre, et, sous l'impression de cette étude, s'était rendu à Hong-Kong, où, après des instructions et des épreuves convenables, il avait pu être admis dans les rangs de l'Église. Une fois baptisé, il était retourné dans sa ville natale, nom-